This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GR
141
.B89

A 408599

LA

# LITTÉRATURE ANGLAISE

ET LES

# Traditions Populaires

CONFÉRENCE FAITE AU CERCLE SAINT-SIMON

*le 27 Novembre 1886*

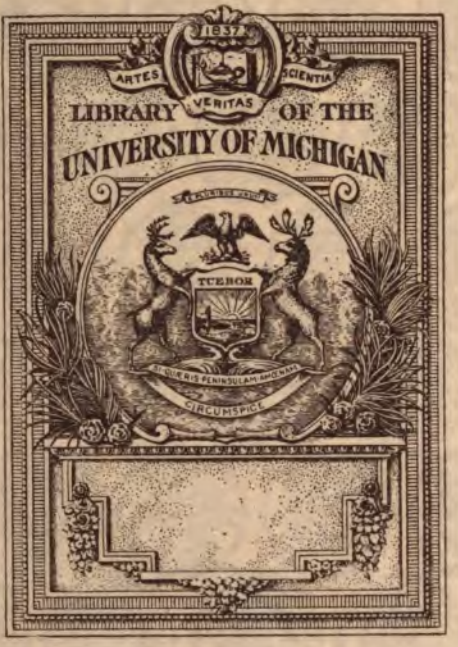
PAR

LOYS BRUEYRE

*Membre de la Société des Traditions populaires*
*et de Folk-Lore Society*

MONTÉVRAIN
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT

1887




RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Cleveland Public Libr.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Souvenir affectueux
de M. Alfred Aurouet
[illegible]

LA

# LITTÉRATURE ANGLAISE

ET LES

# Traditions Populaires

# LA

# LITTÉRATURE ANGLAISE

## ET LA

# Tradition Populaire

[illegible]

[illegible]

## PAR

[illegible]

[illegible]

LA

# LITTÉRATURE ANGLAISE

ET LES

# Traditions Populaires

CONFÉRENCE FAITE AU CERCLE SAINT-SIMON

*le 27 Novembre 1886*

PAR

LOYS BRUEYRE

*Membre de la Société des Traditions populaires*
*et de Folk-Lore Society*

MONTÉVRAIN
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT

1887

GR
141
.B81

LA

# LITTÉRATURE ANGLAISE

ET LES

# Traditions Populaires [1]

MES CHERS COLLÈGUES,

Il y a quelque cinquante ans que l'étude des traditions populaires dans ses différentes manifestations a pris faveur en Allemagne; les frères Grimm en ont été les initiateurs. Déjà, en Angleterre Macpherson par la publication des chants attribués à Ossian et Walter Scott par ses *Minstrelsy of The Scottish Borders* et par ses romans

1. SOURCES : Ritson's Fairy Mythology. — Illustrations of the fairy Mythology of Midsummer Night's Dream, by Halliwell. — Fairy Tales, Legends and Romances, illustrating Shakespeare and other English writers. — Keightleys' Fairy Mythology. — Vol. II et III du Folk-Lore journal : the Folk-Lore of Drayton. — Shakespeare's Jest Books, by Carrew Hazlitt — Reliques of Ancient English Poetry, by Percy. — Remains of the Early Popular Poetryof England, by Carrew Hazlitt. — Warton's History of English Poetry.

avaient déterminé un mouvement qui n'a fait que s'accentuer depuis ; en France, c'est seulement depuis quelques années qu'on commence à en comprendre l'importance et elle est encore peu répandue ; à peine les lettrés connaissent-ils même le nom de Folk-Lore, appellation harmonieuse et concise sous laquelle on est convenu presqu'unanimement, dans tous les pays, de comprendre toutes les branches de la littérature orale et traditionnelle. Je ne gagerais même pas qu'à l'instar de Pradon, quelques-uns ne prissent ce mot pour un terme de chimie.

Et pourtant, il est indispensable que la critique littéraire fasse une place aux traditions populaires, ne fût-ce que pour la recherche des sources de la littérature. C'est cette thèse que je vais essayer d'établir devant vous, en prenant pour exemple la littérature anglaise. — En m'aventurant sur cette terre où Taine a si largement moissonné, ce n'est qu'en tremblant, en jetant craintivement les regards à droite et à gauche, que je cherche à glaner quelques épis échappés aux javelles que ce grand écrivain a saisies à pleins poings.

Je n'ai, non pas même sur ce terrain spécial et restreint, la prétention d'apprendre quelque chose de bien nouveau à un auditoire composé de lettrés et de raffinés. — J'ai toujours considéré nos conférences comme un écho et un ressouvenir de ces aimables réunions du xv^e^ et du

XVIe siècles dans lesquelles chacun, pour son plaisir et le plaisir des autres, contait à tour de rôle, pendant les longues veillées des châteaux féodaux, ces gracieux récits qui sont devenus les *Cento Novelle Antichi*, les *Cent Nouvelles nouvelles*, le *Décaméron*, *l'Heptaméron* et qui ont donné naissance à tant d'imitations dont la forme la plus parfaite a été fournie par La Fontaine dans ses *Contes*. — Mais est-ce que ces Nouvelles, malgré leur nom, étaient nouvelles ? Mieux que moi vous savez que non ! La forme seule l'était, mais le fond de la plupart de ces récits se retrouvait dans les fabliaux des siècles précédents, dans les traditions populaires, dans les dits des joyeux ménétriers, des gais trouvères, ou bien ils étaient empruntés à l'une des très nombreuses versions ou imitations des recueils si célèbres autrefois, si oubliés maintenant du *Syntipas* et du *Pantchatantra* (1). — Et cependant, ces récits, malgré leur répétition, ne lassaient ni l'intérêt, ni le rire, et auditeurs et conteurs étaient tous charmés les uns des autres. — C'est sous ces favorables auspices que je vous demande, mes chers collègues, la permission de placer ce soir.

Donc, il existe dans chaque pays deux littéra-

1. Introduction du Pantchatantra, par Benfey. — Recerche intorno al Libro di Sindibad, par Comparetti, reproduit dans le volume de 1882, publié par The Folk-Lore Society. — Essai sur les Fables indiennes de Loiseleur Deslongchamps.

tures : l'une orale et traditionnelle, à l'usage du peuple, l'autre écrite, pour les classes élevées ; encore, cette distinction n'est-elle possible que depuis que l'écriture est devenue d'un usage assez courant, ce qui chez tous les peuples, même les plus cultivés, nous fait remonter très peu de siècles avant J-C. — Dans ces temps lointains, ces deux littératures orales étaient considérables, bien qu'eles se bornassent aux mythes, aux fables, aux chants religieux et aux épopées héroïques ; à ces époques elles ne se distinguent pas toujours nettement l'une de l'autre, ce que témoignent les alluvions laissées dans les productions littéraires de l'antiquité par les récits populaires. — A force de culture, la mémoire était devenue prodigieuse, puisque les rhapsodes grecs, pendant plusieurs siècles, ont transmis tout le cycle homérique avant qu'il ne fût fixé par l'écriture, que les Hébreux ont fait de même pour les livres de la *Bible*, les brahmanes pour les Védas et les immenses poèmes du *Maha- bharata* et du *Râmayâna*, les Finnois pour le *Khalewala*, les Skalds norwégiens et islandais pour les *Sagas* et *l'Edda*.

Ces deux littératures, depuis que l'une restant orale, l'autre est devenue écrite, vivent dans chaque pays côte à côte, mais séparées. La littérature proprement dite, celle des lettrés, quelque célébrité qu'aient atteinte ses œuvres, demeure absolument inconnue du peuple et ne laisse qu'une trace fugitive et éphémère dans les tra-

ditions populaires même lorsque par la nature du sujet qu'elles traitent, les productions littéraires semblent se rapprocher des thèmes habituels des récits populaires. Je vous citerai en France, pour exemple, les contes de Fées autres que ceux de Perrault; en Angleterre, les aventures de Gulliver de Swift ou les contes d'Hamilton; en Allemagne, les contes d'Hoffmann. Il en est de même des événements historiques. Tous ceux qui ont recueilli des contes ou des chansons ont fait la remarque qu'il n'y est presque jamais fait mention des faits historiques les plus considérables; les personnages les plus fameux échappent à peine à cet oubli, même ceux qui ont le plus foulé les nations sous les pieds de leurs chevaux : César, Attila, Charlemagne. Chose singulière, ils ne surnagent dans la mémoire populaire que lorsqu'ils n'ont pas eu d'existence charnelle; lorsqu'ils ont existé, ce sont des personnages secondaires ou d'une réalité controversable. Ce que le récit populaire retient d'eux, c'est surtout le côté de leur conduite ou de leur caractère qui se présente sous un aspect mythique ou surnaturel. C'est pour ce motif que les fondateurs de religion ont survécu. Les héros des vrai scontes populaires sont anonymes : le roi, la reine, l'ogresse, la belle-mère... Quand ils portent des noms, ce sont des noms qui ne couvrent rien de réel, ou bien ce sont des sobriquets. C'est précisément cette impersonnalité des héros, qui jointe à la réduction en traits peu nombreux, en

traits simples des incidents des contes, a permis de commencer à faire l'analyse des contes puis à les exprimer en courtes formules qui les résument pour le folkloriste (1). Il est probable que la question fera un pas de plus et qu'on trouvera pour exprimer chaque trait des contes des notations conventionnelles analogues à la nomenclature chimique, ce qui facilitera singulièrement les études comparatives.

Au contraire, la littérature populaire dans ses différentes manifestations a eu une influence considérable sur les œuvres des lettrés ; c'est à la source vive des traditions populaires qu'ont été puisées les plus belles inspirations littéraires, notamment dans l'épopée ; *l'Odyssée* en est un exemple, comme aussi les *Niebelungen*, les *Eddas*, les grands poèmes indiens et de nombreux épisodes de la Bible. — Et même dans nos temps modernes, les épopées telles que la *Jérusalem délivrée*, *Roland Furieux* ont mis en œuvre très heureusement des traditions populaires. Dans le domaine des contes littéraires, les plus célèbres, les plus connus, ceux qu'on ne cesse de relire ou de redire sont des contes tirés du fonds populaire (2). Ceux de Perrault en sont la preuve : le

1. Folk-Lore journal, Vol. III. — The *Science of Folk-Lore*, by G-L. Gomme. Cet article est très important à lire pour ceux qui veulent étudier la science du Folk-Lore.

2. Lire sur les origines populaires des Contes de Perrault : Les Contes de Ma Mère L'Oye avant Perrault, par Charles Deulin, Dentu, 1879.

Petit Poucet, Barbe Bleue, Peau d'Ane, Cendrillon, la Belle au Bois Dormant, les Souhaits, les Fées sont connus et répétés de tous ; tous les enfants vous les raconteront, mais en dehors des lettrés qui donc vous dira la touchante histoire de la douce Griselidis ? Pourquoi ? Parce que Griselidis n'est pas d'origine populaire.

Mais je dois serrer la question et me borner en ce moment à vous montrer seulement l'influence des traditions populaires de l'Angleterre sur les œuvres poétiques et littéraires de ce pays.

Dans le vaste domaine du Folk-Lore qui comprend les contes, les chansons, les coutumes, les croyances, les superstitions, les proverbes, les énigmes, les dictons, les jeux, etc., je me bornerai ce soir à la branche du conte et encore ne la traiterai-je pas toute entière. En Angleterre, pour la facilité des études, on peut utilement, bien que ce soit une division artificielle, répartir les contes populaires en trois groupes principaux : 1° les contes relatifs aux Fairies, c'est-à-dire à ces gentils petits lutins venus de Scandinavie et qui amusent encore les Anglais petits et grands ; 2° les contes facétieux, merveilleux ou mythiques ; ces contes sont peu nombreux dans l'Angleterre proprement dite, mais ils abondent dans les Highlands et en Irlande ; ainsi que l'ont établi des travaux surabondants ils ne sont pas particuliers à l'Angleterre ; ils font partie de la littérature orale

commune à un grand nombre de peuples parmi lesquels il faut placer en première ligne ceux d'origine, d'influence ou de conquête âryenne, c'est-à-dire les peuples indo-européens; ceci même, comme toute théorie d'ailleurs n'exprime, qu'une partie de la vérité; les collections nombreuses qui ont été faites dans ces dernières années, principalement grâce aux Anglais répandus sur toute la terre, des contes de peuples sauvages ou en dehors de l'influence européenne, ont révélé non point assurément une similitude réelle, sauf pour quelques contes isolés, d'origines discutables, du moins des traits communs assez nombreux avec nos contes pour affaiblir les deux théories de l'origine âryenne ou de l'origine indienne, par lesquelles des savants illustres — d'une part : Grimm et Max Muller, d'autre part Benfey — avaient expliqué la similitude des contes populaires des divers pays. Aussi, sans prétendre en ce moment émettre notre opinion sur cette question si complexe, si obscure encore de l'origine des contes, pensons-nous qu'il faudra tenir compte dans la théorie définitive — s'il existe jamais quelque chose de définitif — du fait que les contes merveilleux correspondent à une époque, à un développement spécial de la civilisation chez chaque peuple, ainsi que les anthropologistes désignent le même état de choses par les expressions d'âge de pierre et d'âge de bronze; 3° le troisième groupe comprendra des contes où l'in-

vention littéraire occupe une large place, où parfois même elle absorbe le côté traditionnel populaire. Ce sont les contes relatifs à des traditions locales, à des personnages semi-historiques, tels que les saints irlandais, les héros du cycle d'Ossian, les compagnons de Finn, Fion ou Fingal (les Fénians), le roi Arthur, les chevaliers de la Table-Ronde et des Romans gallois du Mabinogion (1); nous arriverons ensuite à des dates plus modernes, à des personnifications du peuple anglais telles que le hardi outlaw Robin Hood ou encore Whittington, Mayor of London. — La première branche, celle des Fairies, nous occupera principalement aujourd'hui; je dirai quelques mots de la seconde; quant au troisième groupe, il nous fournira le sujet d'un autre entretien, si je n'ai point trop fatigué votre attention ce soir.

Les Fairies anglais dont la traduction est pourtant bien celle de Fées en diffèrent cependant notablement. Nos fées, dont les représentants mâles sont les génies, sont au point de vue extérieur semblables en tout à l'être humain. Mais nous différons d'elles, hélas! en ce qu'elles ont une jeunesse éternelle, une beauté éternelle, et qu'elles sont immortelles. — Leurs mobiles, leurs passions, leurs amours sont de tous points pareils aux nôtres, et semblables aux déesses de

1. Voir le Mabinogion publié par Lady Guest. — Études sur les Romans de la Table-Ronde, par Gaston Paris.

l'antiquité qu'elles n'ont fait que continuer, elles honorent de leurs faveurs les humbles mortels. Leurs attributions, leur rôle et leur pouvoir sur les éléments et les forces de la nature dérivent à la fois des magiciennes, telles que Circé et Médée, des Moires ou Parques, déesses fatales qui présidaient aux naissances, des nymphes comme la belle Calypso ou la sensible Eucharis et enfin des fées indiennes et des Péris persanes.

Les Fairies (1) de l'Angleterre désignent sous le même nom, sans en distinguer le sexe, des êtres dont la taille atteint à peine la hauteur d'un pouce, et dont le caractère, les malices, les jeux sont enfantins. Les poètes sont d'accord avec les récits populaires quand ils les montrent comme assez petits pour pouvoir se cacher dans les coupelles des glands ou le calice des fleurs, et Drayton fait même réfugier dans une coquille de noisette toute une troupe de fairies surpris par l'arrivée d'Obéron. Ils ne sont pas visibles le jour, mais à l'heure où tombe le crépuscule et quand la lune montant au firmament verse sur la nature entière ses rayons d'argent, ils s'assemblent dans les clairières des vertes forêts, à la lisière des grands bois sourds, sur le sable des grèves solitaires et là ils s'abandonnent librement à leurs jeux et à leurs amours, puis ils disparaissent aux premiers

1. Le mot Fairy s'applique à la fois aux fées des *Mille et une Nuits*, aux petits lutins, enfin au pays des Fées. — C'est, en fait, un mot littéraire.

feux de l'aurore en attendant leur renaissance du prochain crépuscule (1).

Tous les récits populaires, comme aussi tous les poètes voient en eux des êtres qui se confondent avec les rayons de la lune qu'ils personnifient. — Milton, dans le *Paradis Perdu* leur parle ainsi : « Elfes, dont le voyageur attardé aperçoit en réalité ou en rêve les réjouissances nocturnes, aux confins des forêts, ou au bord des fontaînes, tandis que sur leurs têtes la lune préside et roule plus près de la Terre sa pâle course. » — Sans doute, me direz-vous, l'imagination les rend seuls visibles; je n'y contredirai pas, mais les choses qu'on croit voir sont-elles sensiblement moins réelles que celles qui existent ? et depuis que notre vieille terre tourne honnêtement chaque jour sur son axe, sont-ce les réalités seules qui gouvernent les sociétés? L'imagination, d'ailleurs, n'est-elle pas la vraie magicienne du pays d'Amour?

Les Fairies portent le nom générique de « Good People, » Bonnes Gens; on les appelle ainsi souvent par antiphrase, de même que chez les anciens on nommait Parques et Euménides des divinités graves qui tenaient dans leurs mains l'inexorable destin, ou des divinités vengeresses

1. Milton, dans le *Comus* s'écrie : « Sous les rayons de la Lune errent sur les grèves et les coquillages les gentils fairies et les Elfes pétulants. » — Dans les *Nymphidia* de Drayton, les fairies jouent à la courte-paille, cueillent des gouttes de rosée sur les épis de blé et se les jettent à la tête.

du sang et du parjure. Leurs appellations très nombreuses varient suivant les localités, mais de quelque nom qu'on les désigne, ils sont les derniers représentants d'une ancienne religion naturaliste ; ce sont, dans la tradition populaire de même que chez les poètes, les esprits des bois, des collines, des fontaines, des mines, du foyer domestique. Les uns sont aimables et serviables, comme les doux brownies écossais, d'autres jouent le rôle de lutins espiègles et malicieux. — Dans les contes populaires, ils ne portent que des noms génériques : Pixies (1), goblins, brownies, etc., mais chez les poètes, leur personnalité s'accuse et ils s'appellent Puck, Robin Good Fellow, Titania, Mab, Obéron, etc. Lorsque de malicieux, ils deviennent malfaisants à l'instar du gnôme allemand Rübezahl, de nuance en nuance ils arrivent à se confondre avec les différentes formes de la Mahre allemande et du Cauchemar français. On identifie aussi Robin Good Fellow avec le feu follet (Will of the Wisp). Sous toutes ces formes, on retrouve leurs prototypes dans les *dii minores* de toutes les religions naturalistes des panthéons de Grèce et de Rome, de même qu'ils sont identiques aux Elfes et aux Kobolds scandinaves et germaniques. — Les

1. Pixy est le nom que, dans le Devonshire, on donne aux Fairies. — De nombreux récits ont été publiés sur les Pixies et dans ses poèmes de jeunesse, Coleridge adresse à une jeune dame qu'il avait nommée Fairy Queen « les chants des Pixies ».

nations de sang teutonique les ont conservés, mais dans les pays celtiques, la mythologie romaine les a absorbés, le christianisme a achevé leur ruine et il a fallu des circonstances particulières : en Normandie, la colonisation par les Northmen; à Bayeux, la fixation d'un essaim saxon, pour que sous le nom de Goubelins on retrouve les fairies anglais. En Bretagne, où l'élément celte n'a pas été submergé par la conquête romaine et où d'ailleurs les Bretons de la Grande-Bretagne ont fait un retour offensif au 5e siècle, les traditions qui ont cours en Angleterre sur les Fairies se retrouvent presque toutes relatives aux Korrigans, aux poulpiquets, aux faitauds, etc.

Parmi ces lutins malfaisants se distinguent les esprits des eaux, les Kelpies, qui attirent les femmes et les enfants en flottant sous la forme de coupes ou d'anneaux d'or; quand les infortunés veulent les saisir, ils sont entraînés au fond du lac et là, dans des cavernes, les esprits des eaux les font servir en qualité d'esclaves. Heywood, dans la « Hiérarchie of Blessed Angels » dépeint ainsi les esprits des eaux. « Les esprits qui règnent sur les eaux sont tous également malfaisants. Ils sèment la tempête sur les mers, les rivières, les fontaines, les puits et les lacs; ils habitent les grottes aquatiques d'où ils lancent des vapeurs empoisonnées. En outre, ils font périr les hommes de diverses manières, les uns par naufrage, d'autres par des crampes lorsqu'ils nagent. »

Ces esprits prennent les formes les plus différentes pour attirer les voyageurs. Dans la fable antique, les esprits des eaux, dont Protée nous offre le type, avaient aussi le don de la métamorphose. Quelques-uns de ces esprits ont parfois l'aspect d'un homme à mine effroyable; d'autres fois celui d'un cheval. Le plus souvent, dans les récits populaires, les esprits des eaux sont des hommes et des femmes de mer : les Mermen et les Mermaids de tout point semblables aux syrènes qui nageaient autour du vaisseau d'Ulysse. Les Mermaids captivent par leur beauté et leurs chants harmonieux les imprudents qui ne savent pas s'éloigner d'elles. Les récits populaires sont d'accord avec les romans de chevalerie et avec les ballades (1) pour célébrer leur beauté. Dooling, dans la *Fleur des Batailles* s'écrie : « Par Sainte Marie, si belle créature ne vis-je oncques en ma vie! je crois que c'est un ange du ciel ou une seraine de mer; je crois que homme n'engendra si belle créature! »

Nous allons étudier maintenant ces lutins sous leurs divers aspects, et en même temps que je vous les représenterai tels que les dépeignent les récits populaires, vous les verrez ornés par les poètes anglais de toutes les richesses de la pensée, de

1. W. Scott dans les *Minstrelsy* donne une ballade intitulée « The Mermaid » où, sauf le nom anglais, tout rappelle la forme et le caractère des sirènes.

toutes les grâces, de toutes les joailleries du style. Chez les écrivains secondaires, ces délicatesses de la pensée et du style dégénèrent parfois en mièvreries prétentieuses, en fadeurs ridicules, en images à la fois vieillottes et enfantines. — Ne vous étonnez pas non plus chez les poètes de trouver les Fairies en des compagnies bien étranges, mêlés aux héros fabuleux ou historiques de tous temps et de tous pays, aux déités de la Grèce et de Rome, aux belles nymphes aux brodequins d'argent, roses vivantes des bois dont parle Milton, aux chevaliers de la Table-Ronde, enfin aux fées indiennes ou persanes telles que nous les montrent les *Mille et une Nuits*. L'explication en est donnée par la marche qu'a suivie le développement littéraire de l'Angleterre. Ainsi que vous le savez, la littérature poétique nationale anglaise ne commence qu'avec Chaucer, elle attend ensuite près de deux siècles pour s'épanouir avec Spenser, avec la pléiade anglaise où figurent Drayton, Randolph, Herrick, ce Catulle de l'Angleterre, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher, poètes jumeaux, frères siamois de la poésie et enfin pour trouver son couronnement dans Shakespeare et Milton. Mais ces écrivains, tout en obéissant à leur génie propre, subissent longtemps encore l'influence profonde de l'éducation littéraire que l'Angleterre avait reçue après la conquête normande.

Pendant les deux premiers siècles, en effet, du

règne des ducs de Normandie, il n'existait de littérature que celle venue de France, c'est-à-dire des imitations ou traductions de nos fabliaux, et ces romans interminables, ces longs poèmes où les aventures de chevalerie que les guerriers normands avaient en effet vécues en Sicile, en Palestine, et partout où ils avaient porté leurs armes sont mêlés avec les souvenirs classiques grecs et latins, et avec les personnages de la féerie indienne rapportée des croisades (1). La culture française et à sa suite la culture antique ont ainsi noyé quelque temps l'esprit anglo-saxon qui se replie sur lui-même; la vieille langue saxonne se modifie; les mots français y pénètrent, car les conquérants ont voulu que la justice fût rendue en français, et ont imposé l'obligation pendant deux cents ans aux écoliers de faire leurs devoirs en français (2). Si tous les mots de la langue usuelle demeurent saxons, les termes de droit, des sciences, ceux qui ont pour but d'exprimer des idées philosophiques ou élevées sont empruntés au français. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour le constater. Peu à peu, avec le cours du temps, avec les mariages, et grâce à la prépondérance du nombre, l'élément saxon reprend le dessus et dès

1. Il faut peut-être excepter les Romans gallois du Mabinogion où des traditions populaires servent de thèmes à des amplifications sous la forme alors française des romans de chevalerie. V. Etudes de Gaston Paris sur les Romans de la Table-Ronde.

2. V. The History of English Poetry de Wartou. Vol. I. p. 4.

qu'il se ressaisit, il se jette avec passion sur tout ce qui lui rappelle le passé d'avant la conquête; par un phénomène d'atavisme, engendré par un patriotisme longtemps concentré, il subit même un retour païen vers les divinités secondaires de l'ancienne mythologie teutonique de leurs ancêtres; les lutins, les Elfes reprennent peu à peu leur empire. — Dans cette Renaissance saxonne, à ce chaud soleil d'un printemps patriotique, tous les paganismes, aussi bien la mythologie eddaïque, que celtique, que grecque renaissent à la fois; l'amour propre national se complaît dans les aventures héroïques du roi mythique Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde; c'est un désordre, un dérèglement d'idées, de souvenirs littéraires et de sensations, dont la violence et l'exagération annoncent une surabondance de sève, et l'on voit éclore tout d'un coup et pêle-mêle, avec une vigueur prodigieuse, toutes les fleurs et toutes les plantes dont les graines et les semences étaient restées enfouies sous la terre dans la longue nuit du Moyen-Age. — En lisant les pages magnifiques où Taine parle de ce renouveau, on est, comme Charles d'Orléans, tenté de s'écrier :

« L'hiver a laissé son manteau !
De vent, de froidure et de pluie
Pour se vêtir d'orfèvrerie,
De soleil riant, clair et beau !

Alors, apparaissent les ballades nombreuses et les chansons orales sur les héros populaires qui

personnifient l'élément saxon : le joyeux archer de la forêt de Sherwood : Robin Hood ou plutôt Robin-A-Wood, (Robin des Bois) (1), son fidèle Petit John, Adam Bell, Clyme of the Clough, William de Cloudeslee. Et puisque le nom de Cloudeslee se présente à mon esprit, laissez-moi vous conter un trait de lui, d'après une vieille ballade de 1581 : Cloudeslee, le brave archer, menacé de mort par le roi contre lequel il est révolté, offre de couper en deux une pomme sur la tête de son fils. Il accomplit cet exploit aux applaudissements du peuple (2). Dans sa légende de Guillaume Tell un érudit anglais, M. Gould nous cite comme héros de la même aventure plusieurs personnages semi-historiques, à des dates antérieures de plusieurs siècles au patriote suisse qui est censé vivre en 1307. — Dans la mythologie grecque, le même haut fait avait été attribué à l'archer Alcon. En réalité, il courait à l'époque de Guillaume Tell, depuis longtemps, une légende de cette nature. — Qu'importe, au surplus, pour la philosophie de l'histoire que cet acte d'héroïsme farouche ait été ou non l'œuvre de Guillaume Tell? Je tiens

1. Ritson's Robin Hood Ballads et Folk-Lore, Journal, Vol. II. : The Origin of the Robin Hood Epos, p. 46. — Dans cet article, l'auteur : H. Coote étudie les tendances communistes du célèbre outlaw et celles de son époque.

2. Voir Gould, Curious Myths : Légende de Guillaume Tell. — Lire dans Reliques of Ancient Poetry, Vol. I, le poème : Adam Bell.

comme plus réels que ceux qui ont vécu en chair et en os, ces personnifications de tout un peuple à un moment de son histoire. Ils représentent ainsi quelque chose qui a vraiment existé ; ils vivent dans l'esprit et sont immortels. — Un autre personnage bien populaire en Angleterre, mais surtout dans la Cité qu'il personnifie, c'est Whittington qui vivait vers la fin du XIVe siècle ; quelque jour, je vous conterai l'histoire de son chat victorieux des rats du Roi de Maroc et je ferai sonner à vos oreilles la grosse cloche de la Tour de Londres qui clamait prophétiquement : « Whittington, tu seras Lord Maire de London ! »

Mais à côté des légendes et des ballades sur les héros historiques ou censés l'être, et ceux du temps du roi Arthur, comme ceux plus modernes dont nous venons de parler, la Renaissance saxonne faisait revivre les lutins et les Elfes. « Aux temps anciens du roi Arthur, — dit Chaucer dans le conte de Wife of Bath, — ce pays était plein de fairies. La reine des Elfes entourée de son aimable cour dansait sur les prés verts. » — Pour Chaucer, d'ailleurs, c'est Pluton qui est roi de féerie et mainte dame de sa cour accompagne sa femme, la reine Proserpine. — Gower, son contemporain et son ami, mentionne aussi en passant les fairies dans son poème bizarre mi-latin, mi-anglais, intitulé *Confessio Amantis* et qui passe pour une imitation de Jehan de Meung. —

Mais patience, laissons le temps s'écouler, laissons revenir les vieux souvenirs de la mythologie saxonne, et vous aurez alors des poèmes entiers ou des récits en prose et en vers qui roulent sur des personnages de féerie, tels que Robin Good Fellow et Puck. Hazlitt s'est donné la peine de réunir toutes les sources d'où probablement Shakespeare a tiré les personnages du *Songe d'une Nuit d'Été*, comme aussi les noms tout littéraires de Mab, d'Obéron, de Titania, etc. De tous ces noms, celui de Puck seul est peut-être d'origine populaire; mais dans la donnée populaire, Pouke, Pooka, ou Phooka est un être malfaisant et terrible; les nourrices en menaçaient les enfants comme de Croque-Mitaine; aussi Spenser reste dans la vérité lorsqu'il le qualifie d'esprit mauvais; peu à peu Puck entre dans le domaine littéraire, et s'est dépouillé de son caractère méchant; et pour Heywood (1), Ben Jonson, Shakespeare ou Milton, il n'est plus qu'un esprit frétillant et malicieux, semblable de tous points à l'espiègle Robin Good Fellow. Nous en parlerons tout à l'heure.

Une chanson de 1658 (2) résume assez bien les

1. V. Heywood : *Hierarchie of the Angells.* — Heywood y parle « de Pugs et Gobelins qui habitent dans les coins des vieilles maisons abandonnées ou derrière des piles de bois, font un bruit terrible dans les laiteries. Les uns les nomment Robin Good Fellow, d'autres fairies; ils frappent aux portes pour réveiller les gens endormis et à Noël gambadent toute la nuit et disparaissent le matin. »

2. *Reliques of Ancient Poetry*, by Th. Percy. Vol. III. The fairy Queen.

traits sous lesquelles la croyance populaire se représente les fairies :

« Elfes et Fairies! allons, venez, suivez-moi, vous qui tracez des cercles sur les prés verts, suivez votre reine Mab. La main dans la main dansons en rond, car ici est la terre de Féerie.

« Quand les mortels reposent et ronflent dans leurs lits, sans être vus ni entendus, nous pénétrons par le trou des serrures et nous gambadons sur les tables, les escabeaux et les planches.

« Si la maison est sale, ainsi que les plats, les tasses et les bols, agiles nous grimpons les escaliers et, de la servante endormie, nous pinçons bras et cuisses.

« Mais si la maison est balayée et proprette, nous félicitons la servante et, pour la récompenser, nous lui coulons dans son soulier une pièce de monnaie.

« Nous mettons la nappe sur une tête de champignon; un grain de seigle ou de froment est le pain que nous mangeons et nous remplissons jusqu'au bord les coupelles des glands avec les perles de la rosée.

« Des cervelles de rossignols, mouillées de graisse d'escargot, cuites entre deux coquelicots sont un mets excellent; des queues de vers et de la moelle de souris font un plat délicieux.

« Sauterelles, cousins et mouches composent notre orchestre. Après avoir dit nos grâces, nous nous mettons à danser et le temps s'écoule, et

quand la lune se cache, les vers luisants nous éclairent.

« Sur la pointe des herbes humides, nous glissons si doucement que nous n'inclinons pas la jeune et tendre tige et cependant, au matin, on distingue la place où nous avons passé la nuit. »

Une tradition populaire relatée dans des contes nombreux en Allemagne, en Suède, en Bretagne attribue aux rondes nocturnes que mènent les lutins sur les prés humides de rosée, les cercles verts que le matin on remarque sur l'herbe. Dans son « Divertissement de la Reine, » Ben Jonson nous montre la reine Mab avec son cortége de fairies qui, rencontrant un cercle tracé sur le gazon, se mettent à danser tout autour.

Brown dans ses « Pastorales de Bretagne » nous décrit ainsi les danses des lutins :

« Prairie charmante que souvent les fairies foulent en mesure et où elles tracent ces cercles si verts qu'on les croirait entourés de guirlandes. Dans l'une de ces rondes, on voyait un tertre qui, à l'heure du crépuscule, devenait le trône de la reine des fairies, d'où elle ordonnait de pincer de la tête aux pieds les servantes paresseuses et de récompenser par une bague laissée dans le pot à eau les filles diligentes. »

Shakespeare mentionne aussi ces cercles verts; il met dans la bouche de Prospero cette invocation : « Vous, Elfes des collines, des ruis-

seaux, des lacs dormants et des bosquets ; et vous qui de vos pieds qui ne laissent point d'empreinte suivez sur le sable le flot qui s'éloigne pour reculer quand il s'avance, et vous qui au clair de lune tracez en dansant ces cercles qui laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas ! » — Dans le *Songe d'une nuit d'été*, une fairie s'annonce ainsi : « Par les monts et par les vallées, à travers les buissons et la bruyère, par dessus les portes et les barrières, à travers l'eau, à travers le feu, je glisse en tous lieux plus rapide que la lune en sa course. — Je sers la Reine des Fairies et j'ai pour mission de jeter la rosée humide sur les cercles que, dans ses danses, elle trace sur le gazon. »

Un trait saillant des lutins anglais et plus spécialement des lutins écossais : les Brownies, c'est qu'ils sont préposés à la garde et au soin du foyer domestique, ils sont bons et serviables envers les servantes soigneuses et propres ; pour celles qui leur réservent un bol de crême dont ils sont friands, les Brownies fendent leur bois et se chargent de toute leur besogne. Mais ils jouent les tours les plus pendables à celles qui négligent leurs devoirs. — Des récits populaires innombrables ont cours sur ce côté spécial du caractère des fairies et les écrivains anglais n'ont eu garde de l'omettre et en ont tiré les effets les plus amusants. En voici des exemples tirés des *Joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare :

« Grillon, saute dans les cheminées! quand tu trouveras des foyers non éteints, des âtres non balayés, pince moi les servantes de façon à les rendre aussi bleues que des prunelles. Notre radieuse souveraine déteste les malpropres et la malpropreté. » — « Allons, Pead, en avant ! et si tu vois une fille qui, avant de s'endormir, a dit trois fois ses prières, procure lui un doux sommeil d'enfant; quant à celles qui se couchent sans songer à leurs péchés, oh! alors, pince leurs bras, leurs cuisses, leur dos, leurs épaules, leurs côtes et leurs échines. »

Dans un « Divertissement » de Ben Jonson, Mab joue aussi ce rôle que tant de récits populaires donnent aux gais et aimables brownies écossais.

« Voici Mab, la maîtresse fée, qui de nuit va voler dans la laiterie et qui, à sa fantaisie, empêche ou favorise le barattement. C'est elle qui pince les filles de campagne, si elles ne font pas reluire leurs bancs, et de ses ongles aigus leur rappelle qu'elles n'ont pas enlevé leurs cendres. »

Les citations seraient nombreuses sur ces lutins domestiques, sur leurs espièglerie et leurs tours, mais l'un d'eux les personnifie tous, c'est Puck, ou si l'on aime mieux Robin Good Fellow, Robin Bon Enfant (1). On l'appelle aussi quelquefois

1. Shakespeare dit que « Puck est quelque chose entre le ciel et l'enfer, qui ne tombe ni ne reste droit, un être qui en dépit de vous, vous force à faire le mal ou le bien, qui n'est ni tout à fait substance, ni tout à fait une ombre, qui fréquente les prés solitaires, qui danse près des sources et chevauche sur l'aile de l'ouragan.

Robin Hood, (Chaperon Rouge), du même nom que le célèbre archer de la forêt de Sherwood, sans qu'on en sache le motif. Sa vogue a été immense. Le côté malicieux et enjoué de son caractère a tenté tous les écrivains anglais; les Allemands aussi ont dans Til Ulespiegel un type semblable à Puck, moins son côté fantastique; d'ailleurs tous deux sont des produits d'une même tournure d'esprit. — La verve du peuple et celle des écrivains ne tarissent ni l'une, ni l'autre, sur les espièglerie de Robin Good Fellow; une plaquette de Ben Jonson, de 1628, résume de la façon la plus charmante tous les traits de Robin, sous le titre de : « Robin, ses folles espièglerie et joyeuses plaisanteries, pleines d'honnête gaieté et vrai remède à la mélancolie. » Robin, dans la donnée populaire, est naturellement plus grossier, mais non moins comique. Voici d'après un recueil des Plaisanteries de Puck de 1655 (1), un tour assez gai de notre lutin, mais d'une gaieté anglaise surtout :

« Une joyeuse société s'était réunie pour tirer les Rois; aussitôt le gâteau coupé, Robin Good Fellow se glisse invisible parmi les gais convives et tire par le nez son voisin. Celui-ci s'imaginant que c'est le camarade assis à côté de lui, lui donne une bonne taloche sur l'oreille, ils tombent alors l'un sur l'autre à coups de poings. Une femme de

4. Puck's Pranks on Twelfth Day, from Mercurius Fumigosus (1655).

la société, pour empêcher qu'on le renverse, s'empare d'un grand pot d'ale où l'on avait mis de bonnes pommes rôties, mais le joyeux Puck restant invisible lui pince rudement le derrière, ce qui la met dans un tel état qu'elle jette le pot à la figure des combattants; ceux-ci sont à ce point aveuglés par les pommes qui leur entraient dans l'œil, que perdant la tête, ils tapent à droite et à gauche, sur tout le monde, comme des sourds, Dans la rixe, il y eut deux yeux pochés, une tête fendue et un nez écrasé. » — Ah! comme on s'est bien amusé!

D'autres fois, Robin se promène par les rues avec un balai (1) sur l'épaule en criant : « Ramonez les cheminées! » mais si quelqu'un l'appelle, il s'enfuit en riant : Ho! Ho! Ho! — Il s'amuse quelquefois à imiter la voix chevrotante d'un mendiant et si vous lui faites l'aumône, il se sauve en riant à sa façon. Il aime aussi à frapper aux portes et quand la servante vient ouvrir, il souffle la lumière et l'embrasse par dessus le marché. — Voici une chanson égrillarde qu'il chante volontiers quand il est déguisé en ramoneur :

« Noir je suis des pieds à la tête, — mais c'est la suie des cheminées qui en est cause — Allons, Mesdemoiselles, accourez et faites bon accueil à celui qui rend vos cheminées propres et coquettes,

1. Dans Mid Summer Night's Dream, Robin arrive aussi avec un balai pour enlever la poussière derrière la porte.

— J'ai une provision de cornes, mais je les porte sur mon dos, à mon hérisson, — ma tête fuit pareil ornement, — je donne des cornes aux hommes et ne les reprends pas. »

Dans une joyeuse chanson sur Robin, dont chaque couplet se termine par le rire narquois du lutin : Ho ! Ho ! Ho ! Ben Jonson fait raconter ses meilleurs tours à Robin Good Fellow.

« Quand je fais rencontre de ces libertins qui reviennent de chez eux après une nuit d'ivresse, je les salue en contrefaisant ma voix; parfois je vais au devant d'eux sous la figure d'un homme; d'autres fois d'un bœuf ou d'un chien; en cheval, je puis me changer et je trotte autour d'eux, mais s'ils s'avisent de monter sur mon dos, je m'enfuis plus rapide que le vent, franchissant haies et terres labourées, à travers étangs et mares et je ris à gorge déployée : Ho ! Ho ! Ho !

Lorsque garçons et filles s'égaient avec du vin et des friandises, sans être vu de la compagnie, je mange leurs gâteaux, je sirote leur vin, puis pour m'amuser, je pète et je ris. Puis je souffle les lumières et j'embrasse les filles. Elles, elles crient : « Qui es-tu ? et je leur réponds : Ho ! Ho ! Ho !

Si la maison, si l'âtre n'est pas tenu proprement, je pince les servantes « noir et bleu » ; je tire leurs couvertures et les montre ainsi toutes nues. Si elles crient, je m'enfuis en riant de tout cœur : Ho ! Ho ! Ho ! »

C'est aussi Robin qui fait l'office de berger chez les Fées : c'est lui qui est chargé de crier : O Yes ! et de leur donner ainsi le signal du départ pour leurs courses vagabondes.

Pour obtenir un lait de crème [illegible] avant que les lueurs de l'aube apparaissent, avec l'ombre de son front [illegible] pendant le jour du laboureur [illegible] pour venir à bout, puis il se blottit tout de son long près de la cheminée.

[illegible] que les vêtements [illegible] avec délicatesse.

Une servante dont il avait fait l'ouvrage, le voyant en haillons, crut bien faire en lui laissant un habit neuf, mais cela le fâcha et il lui dit : Ce ne sont pas les vêtements que Robin recherche, car il ne sent pas le drôle. Si vous m'aviez laissé du lait ou de la crème, vous eussiez fait un beau rêve ! Vous ne m'avez pas donné ce que j'aimais, je ne parlerai plus !

Je ne puis vous entretenir de tous les lutins célèbres : je laisse de côté Oberon et Titania qui sont de pure invention poétique : Oberon est un nom emprunté au célèbre roman de Huon de Bordeaux ; Titania est une des appellations classiques de Diane, déesse lunaire : mais je ne puis passer sous silence Mab et Tom Thumb.

Sur Mab je me bornerai à rapprocher de la description si connue qu'en donne Shakespare

1. Allegro de Milton.

dans *Roméo et Juliette*, celle non moins gracieuse de Drayton dans ses *Nymphidia*. — Je tremblerais en portant la main sur ce papillon, que la brillante poussière ne tombât de ses ailes. Écoutez Shakespeare. « Mercutio : Allons, je le vois, la reine Mab vous a rendu visite cette nuit. Elle est l'accoucheuse des fées; et elle vient pas plus grosse que l'agate que porte à son doigt un alderman, traînée par un attelage de petits êtres, — effleurant le nez des gens endormis; — les rayons des roues sont de longues pattes d'araignée, le dessus est couvert d'ailes de cigales, — les traits sont les fils les plus fins de l'araignée; — les harnais, les rayons humides de la lune; — son fouet est fait d'un os de grillon; la lanière, d'une petite bande de peau; — son cocher est une petite mouche rose vêtue de gris; — son char, une noisette vidée par un écureuil, son menuisier, et par la vieille larve qui fabrique les voitures de fées depuis un temps immémorial. » (1)

Et que dites-vous de la peinture que Drayton fait de l'équipage de Mab? « Quatre cousins agiles

1. En 1680, Otway donne *l'Histoire et la chute de Marius*, audacieux plagiat de Shakespeare et notamment de Roméo et Juliette. — Mab y joue le même rôle que dans Shakespeare. Aussi le passons-nous sous silence. — Otway peut être cité comme un précurseur de Zola. Comparez avec la scène de Nana et du Chambellan la scène Ire de l'acte III de Venise sauvée. (Chefs-d'œuvres du Théâtre anglais. Tome II). Taine la cite également dans son Histoire de la littérature Anglaise. — Otway y est très supérieur à Zola.

trainent son char; leurs harnais sont des fils de la Vierge; — la petite mouche Cranion juchée sur le siége est son cocher; — le char est une éclatante coquille d'escargot; — le siége est fait du duvet moëlleux d'un bourdon; — la capote est l'aile d'un papillon tacheté; — les roues sont construites avec des os de grillons élégamment recourbés, et pour éviter le bruit qu'elles feraient en roulant sur les pierres, elles sont entourées du coton de la fleur du chardon. » — Que dirait Oberon s'il apprenait que sa reine Mab est allée à un rendez-vous d'amour! — « Mab saute sur son char, sans aide de personne et avant que ses filles d'honneur soient seulement prêtes — Ses filles d'honneur favorites sont Hop et Mop et Drop au teint si clair : — Pip et Trip et Skip. Dans sa suite on voit Fib et Tib et Pinch et Pin : — Tick et Quick et Jil et Jin, — Tit et Nit et Wap et Win (1); vite elles enfourchent les sauterelles qui leur servent de montures et prenant le trot, elles regagnent la voiture qui emporte leur souveraine. »

Dans cet adorable poème des *Nymphidia*, Tom-Thumb (Tom-Pouce) est le page de Pigwiggen, le tenant d'amour de Mab; c'est lui qui

1. Le *Folk-Lore of Drayton* (The Folk-Lore Journal, Vol. II) donne l'explication de chacun de ces noms. — Il est curieux aussi de rapprocher la description du Palais des Fairies dans Drayton et celle de Randolph dans *Amyntas*, voir p. 140. Vol. Folk-Lore of Drayton. — Cette dernière rappelle l'île des Plaisirs de Fénélon.

est chargé de porter à la reine un bracelet d'yeux de fourmis de la part de son maître. Sous cet aspect, il ne ressemble en rien au Tom-Thumb du Conte populaire. Comme il n'est pas sans intérêt de montrer la déviation que les licences poétiques font subir à des types tirés du fonds populaire; nous allons donner la version très courte d'un conte gaélique relatif à Tom-Pouce. Ce conte a de nombreux parallèles en Allemagne, en Russie et ailleurs et notre illustre collègue Gaston Paris les a analysés dans un curieux petit volume intitulé le *Petit Poucet et la Grande Ourse*. Ces diverses versions ne contiennent aucun trait différent du conte gaélique qui peut dès lors être parfaitement pris pour le type populaire de Tom Pouce.

### THOMAS DU POUCE

Il y avait une fois un garçon qui s'appelait Thomas et il n'était pas plus grand que le pouce d'un homme vigoureux. Thomas étant à se promener, il vint à tomber une pluie violente de grêlons et Thomas se cacha sous une feuille de bardane. Par là passa un troupeau de bœufs parmi lesquels un grand taureau tacheté qui se mit à brouter les plantes, et il avala Thomas du Pouce. Son père et sa mère ne voyant pas revenir

leur fils partirent à sa recherche. En passant près du taureau tacheté, ils entendirent Thomas qui criait : « Vous me cherchez dans les endroits unis et dans la mousse, et je suis là, abandonné dans le ventre du taureau tacheté. »

Alors ils tuèrent le taureau et cherchèrent Thomas dans les entrailles et les boyaux du taureau, mais ils jetèrent le gros intestin dans lequel il était. Par là passa une vieille femme qui s'en empara et en suivant son chemin, elle arriva près d'un marais. Thomas lui adressa la parole et la vieille effrayée jeta loin d'elle le gros intestin. Un renard suivant la route se saisit du boyau, et Thomas cria : « Tayaut, renard, Tayaut ! » — Alors les chiens coururent après le renard, le saisirent, le mangèrent et, tout en le dévorant, ne touchèrent pas à Thomas du Pouce.

Thomas rentra à la maison, trouva son père et sa mère et vous pensez la drôle d'histoire qu'il leur conta. »

Telle est l'histoire réellement populaire du célèbre Tom-Pouce. Ce récit, sous la plume des écrivains, se transforme, se modifie, s'enjolive, s'allonge de telle sorte que, sauf les pérégrinations singulières de Tom-Pouce et sa petite taille qui constituent le lien commun entre les versions littéraires et populaires, ces divers Tom-Pouce ne se ressemblent aucunement.

Après avoir été recueillies dans un récit en prose en 1621, qui a été perdu, les aventures de

Tom-Pouce sont mises en vers en 1630. Dans ce petit poème, la première partie de la vie de Tom-Pouce ne s'éloigne pas trop du conte populaire, mais ayant été avalé par un gros poisson, il est trouvé dans le ventre de ce poisson par le cuisinier du roi Arthur. — Tom devient alors le favori du Roi (1), la coqueluche des dames, par la grâce avec laquelle il dansa une gaillarde sur la main gauche de la Reine. Puis, sa mère ayant voulu le régaler d'une noisette, il la mangea en trois jours et faillit mourir d'indigestion. — Il devient ensuite un grand chevalier et lutte dans les tournois avec les illustres paladins de la cour du Roi Arthur, sire Lancelot du Lac, sire Tristan, sire Gauvain. De fatigue, il tombe malade et meurt. — Ce poème eut un tel succès qu'en 1670, on publia une autre version des aventures de Tom-Pouce où la vie du héros s'éloigne de plus en plus du récit populaire, et dans les très nombreux récits qui ont été publiés depuis, Tom-Pouce finit, sauf pour la taille, par être un personnage sans rapport avec le type d'origine.

Le rôle que fait jouer à Tom-Pouce l'auteur inconnu du curieux récit de la vie de Robin Good Fellow dont je vous parlais tout à l'heure est

1. Voici la description du costume de cour de Tom-Thumb : sa chemise est faite des ailes d'un papillon, ses bottes de la peau d'un poussin, sa veste et ses culottes sont resplendissantes; à son côté pend une aiguille de tailleur en guise d'épée et une souris lui sert de cheval de bataille.

assez curieux et mérite d'être mentionné. Vous verrez que, cette fois, le personnage populaire a totalement disparu.

Le roi (Oberon) charmé des tours joyeux et honnêtes de Robin Good Fellow fait, une nuit, lever le lutin en disant :

— Allons, Robin, mon fils, lève-toi vite! — d'abord étire-toi, puis bâille et frotte tes yeux; — tu vas venir avec moi cette nuit, — tu verras et partageras mes plaisirs; — viens vite, paresseux, il est temps que les jeux commencent.

A ces mots, Robin se lève et part avec Oberon. Un grand nombre de fairies, tous de vert habillés, accompagnaient Oberon; tous accueillirent joyeusement Robin Good Fellow. Oberon prit Robin par la main et mena une danse : leur musicien était le petit Tom-Pouce, il avait une excellente cornemuse faite d'une plume de roitelet et de la peau d'un pou d'Irlande; — vous comprenez la plaisanterie, ce sont les plus gras.

Après la danse, le roi Oberon s'adressa en ces termes à son fils Robin Good Fellow :

— Dès que tu entendras jouer mon ménétrier — quitte aussitôt ton lit, — afin de venir danser avec nous la nuit, — lorsque nous menons nos rondes joyeuses. — Mon fils je t'aime et par la main — je t'emmène à la terre de féerie. — Là, tu apprendras des choses qu'aucun mortel ne connaît, — tant le roi Oberon a d'amitié pour toi.

Ainsi ils se dirigeaient de la bonne manière vers la terre de féerie, précédés de leur ménétrier.

Une nuit que Robin Good Fellow errait par les champs, il entendit la musique de la vaillante cornemuse de Tom Pouce; selon le conseil du roi Oberon, il se dirigea vers les fairies. Joyeux de sa présence, ceux-ci l'entourèrent en cercle et formant une ronde dansèrent autour de lui. Robin, voyant l'affection qu'on lui témoignait se mit aussi à danser au milieu d'eux, puis entonna cette chanson :

— Tournez, mes petits! lutins agiles et vifs! — En dedans, ne dehors, déroulez vos rondes; trottez, sautez, ou allez l'amble, — joignez gracieusement les mains; bien joué, musicien! — La gaieté tient l'homme en santé mieux que le médecin. — Elfes, oursins, vous tous gobelins et petits fairies qui pincez jusqu'au bleu les filles de laiterie, — dans vos mesures rapides tracez un cercle sur l'herbe, — Tom Pouce jouera et moi je chanterai pour vous divertir.

Et le chant continue, et chaque strophe a pour refrain : — Tom Pouce jouera et moi je chanterai pour vous divertir!

Après la danse commencent les histoires; chacun raconte ses espièglerie et ses bons tours, d'abord les fairies mâles, puis les fairies femmes et quand la dernière a fini, Tom Pouce se dresse sur la pointe des pieds et s'écrie :

— Mes actions sont écrites en deux volumes — et la plus petite d'entre elles ne sera jamais oubliée.

Il venait à peine de prononcer ces deux vers qu'un berger qui avait veillé toute la nuit dans le champ, souffla brusquement dans sa cornemuse. Tom en eut une telle frayeur qu'il ne put continuer. Les fairies voyant la peur de Tom Pouce punirent le berger de la perte de ses pipeaux, ce qui fit qu'au grand étonnement du berger, le pipeau creva dans sa main. Robin Good Fellow éclata de rire, Ho! Ho! Ho! — Le jour étant venu, tous s'enfuirent en hâte vers la terre de féerie où je pense qu'ils sont encore.

Vous avez remarqué, en passant, que si Perrault a emprunté à Tom Pouce le nom et la taille pour son petit Poucet, les aventures de ce dernier, tirées elles aussi du fonds populaire, appartiennent à un autre cycle de contes, car Perrault ne les a pas inventées.

Je vous ai montré les fairies sous leur aspect gracieux et fantastique; nous allons les voir dans leur vie de famille. Les récits populaires sur les fairies en mal d'enfants, sur leur délivrance par des sages-femmes à qui elles font de riches présents, sont très nombreux et ont trouvé de l'écho chez les poètes. Shakespeare, dans *Roméo et Juliette*, appelle Mab l'accoucheuse des fées et Ben Jonson dit de son côté : « C'est Mab qui vide les berceaux, enlève les enfants, les remplace par une cuillère à pot et enseigne aux sages-femmes, dans leur sommeil, à compter les trous d'un crible. »

Des récits singulièrement humouristiques courent dans les campagnes sur les enlèvements et les substitutions d'enfants par les fairies. Les anglais donnent le nom de Changelings à ces enfants substitués ou plutôt prétendus tels. C'est un fait très fréquent, et j'ai été témoin moi-même dans mes fonctions administratives, que des mères s'imaginent que leur enfant a été enlevé et qu'on en a mis un autre à sa place. Ce n'est point en Angleterre et en France seulement qu'on trouve répandue cette sorte de superstition, mais les contes qui y sont relatifs se rencontrent en abondance en Danemark, en Suède, en Allemagne et ailleurs. C'est un fait humain, comme disent les Allemands. Malheureusement, cette superstition n'est pas toujours inoffensive, et les procédés des campagnards pour rentrer en possession de leur enfant, s'ils sont toujours bizarres, ne manquent pas parfois d'être cruels. Par curiosité, en voici quelques-uns : dans les Highlands, on porte la nuit le changeling sur la lisière de trois comtés ou au confluent de trois rivières. Le matin on vient le rechercher; si l'enfant appartient aux fairies, elles ne manquent pas de venir le délivrer et l'emportent; si le lendemain la mère a retrouvé l'enfant, c'est qu'il était bien à elle. — Voici maintenant une recette irlandaise : vous mettez le changeling sur une pelle de fer et vous le portez sur le fumier, puis le sorcier, suivi de toute la famille, fait trois fois le

tour du tas de fumier en récitant cette oraison : — Mère fairy, réponds-nous, viens reprendre ton enfant. La ménagère lui a donné à boire et à manger et l'a bien soigné. Rends l'enfant perdu, et quand après la moisson on étendra la nappe sur l'herbe courte, nous réserverons pour toi et les tiens une part du repas. Rends l'enfant perdu, et lorsque le clan des fairies viendra en foule tourbillonner sur le plancher et faire la fête autour du foyer, il trouvera l'âtre nettoyé avec soin et sur le dressoir, nous laisserons à son intention de quoi boire et de quoi manger.

Je vous ai réservé la dernière recette pour la bonne bouche; elle est usitée en Angleterre, en Allemagne et ailleurs. La Villemarqué, dans son Barsaz Breiz, en donne de son côté pour la Bretagne une curieuse version.

« Vous prenez autant de coquilles d'œufs que vous pouvez en trouver et les portez dans la chambre du changeling; vous les rangez avec soin devant lui; puis vous allez puiser de l'eau dans les coquilles en en prenant deux à la fois, en ayant l'air de succomber sous leur poids. Les coquilles pleines, vous les rangez vite autour du feu. — Alors le changeling éclate de rire et s'écrie : J'ai aujourd'hui huit cents ans et je n'ai jamais rien vu de pareil. — Quand vous entendez ces mots, jetez l'intrus au feu; si c'est votre enfant, il appellera au secours; sinon, il s'envolera à travers le plafond. »

Ces superstitions vous font rire, Messieurs, et vous croyez sans doute qu'elles n'atteignent que les ignorants. Que direz-vous donc de cette lettre (1) du grand Luther?

« Il y a huit ans, il y eut à Dessau un changeling que moi, docteur Martin Luther, j'ai vu et touché. Il mangeait autant que quatre laboureurs ; quand les choses marchaient de travers dans la maison, il riait et était enchanté, mais si tout allait à souhait, il ne cessait de pousser des cris. Témoin d'un spectacle aussi intolérable, je dis au prince d'Anhalt : Si j'étais à votre place, je jetterais cet enfant dans la Moldau au risque d'être homicide. Mais l'électeur de Saxe, qui était alors à Dessau, non plus que le prince d'Anhalt, ne voulurent suivre un avis pourtant si sage. Je conseillai donc de faire dire au temple un *Pater Noster*, afin que Dieu enlevât au plus tôt cet enfant du Diable. J'eus la consolation de voir ma prière exaucée et le changeling mourut en effet deux ans après. »

Voyons maintenant le changeling dans la littérature. Dans son poème de *Fairy Queen*, la reine de Féerie, Spenser donne, en souvenir des changelings, à son premier chant le titre de : Légende de l'enlèvement du Chevalier à la Croix Rouge (2).

1. V. *Thorpe's Northern Mythology.*

2. Spenser dit du Chevalier à la Croix Rouge : « Il n'était pas né Fairy, mais d'origine terrestre, il fut enlevé par de méchantes fairies, lorsqu'enfant, il était au berceau. »

exemples les emprunts faits aux traditions populaires par les auteurs des vieilles ballades et des farces anglaises. Cette recherche est rendue facile par les excellentes publications des anciennes poésies, des contes facétieux, badins et grivois du temps passé, qui ont été faites en Angleterre, soit par des éditeurs érudits, pour le grand public, soit par des savants, pour le compte de Sociétés privées friandes de littérature et qu'on peut comparer à notre Cercle Saint-Simon. En un mot, on retrouve en Angleterre des recueils analogues à ceux de Méon, de Barbazan, de Legrand d'Aussy, de Montaiglon.

La Ballade du Vicaire campagnard et le Pot de Chambre Enchanté, version elle-même de la Farce du Bassin, nous conte la plaisante histoire d'un mari qui, pour se venger de sa femme, place près du lit un pot de chambre dont la propriété est de rester attaché aux mains qui le saisissent. Vous devinez le reste. L'amant, — un moine naturellement, dans une autre version c'est un quaker — l'amant veut s'en servir, il y reste fixé; sa maîtresse accourt pour le délivrer; à son tour, elle est prise comme dans de la glu; puis la servante, enfin toute une grappe humaine qui se débat ainsi jusqu'au matin.

C'est une forme très amusante d'un trait qui se rencontre dans des contes populaires fort nombreux. L'objet dont on ne peut se détacher varie suivant la fantaisie du narrateur; parfois même

c'est un animal, ailleurs c'est un arbre, comme dans le conte flamand du Poirier de Misère dont mon ami si regretté, Charles Deulin, a donné une version littéraire très remarquable.

Une autre farce, celle du Frère et du Gars, est basée sur un des traits les plus répandus dans les récits populaires de l'antiquité et de nos jours: l'instrument merveilleux qui fait danser bon gré mal gré bêtes et gens. — Dès que le premier son s'échappait de la cornemuse de Tom Piper, chacun entrait en danse, et les cochons sautillaient sur leurs pattes de derrière jusqu'à épuisement. Je ne tarirais pas si je voulais vous citer, rien que chez nos voisins, les récits littéraires où des tambourins, des violons, des cors, des flûtes, font danser créanciers, moines, diables, animaux de toutes sortes et jusqu'aux poissons eux-mêmes. Sans aller bien loin, tout le monde a vu jouer les opéras d'Oberon et de la Flûte enchantée et chacun a lu le Ménétrier de Hameln, dans Mérimée.

Vous connaissez tous le mythe d'Œson à qui Médée (1), pour plaire à son infidèle amant, refit une seconde jeunesse en le coupant en morceaux. — Méphisto indiqua un moyen plus facile au vieux Faust. — Apres ce haut fait magique, les filles de Pélias demandèrent à Médée de rendre aussi la jeunesse à leur père. « Médée prit un bélier, le coupa en morceaux, mit ses membres dans

1. Les *Dieux et les Héros* par Cox, traduction Baudry.

une chaudière et quand ils furent bouillis, on vit sur le foyer apparaître un agneau » et Médée dit : C'est ainsi que votre père recouvrera la jeunesse. On sait ce qui arriva. — Cette histoire qui fait la base de nombre de récits populaires en Allemagne, en Suède, en Russie, a fourni le sujet du petit poëme : « Le Forgeron et sa femme ». — La gravure naïve qui accompagne ce vieux conte représente un forgeron qui, en présence de Dieu le fils, fait consciencieusement cuire sa vieille femme dans un grand feu. Quand elle fut d'un beau rouge, il la plaça sur son enclume et, à coups de marteau, il se forgea une femme de trente ans, grande, belle et plus blanche que des os de baleine !

Dans le recueil de Legrand d'Aussy (1) se trouve l'amusante histoire du Sacristain de Cluny qui ressemble à celle du Petit Bossu des Mille et une Nuits. Un sacristain veut séduire la femme de Hue, bourgeois de Cluny, lequel arrive sur ces entrefaites et tue le pauvre moine. — Pour se débarrasser du cadavre, il le place debout contre les latrines du monastère. — Le prieur en se levant la nuit, ouvre la porte, jette à terre le cadavre et croyant qu'il a commis un meurtre, il prend le sacristain et va le reporter contre la

1. Legrand d'Aussy, tome IV. Outre le Sacristain de Cluny, on peut lire à la suite plusieurs contes analogues : la Longue nuit, le Sacristain, et la réjouissante histoire des trois Bossus.

demeure du bourgeois. Lorsque Hue retrouve son cadavre, il le charge sur son dos et rencontrant un sac il y fourre le sacristain, mais le sac était déjà occupé par un cochon que des voleurs y avaient caché. Hue emporte le cochon; lorsque les voleurs arrivent, ils croient que le diable a changé le moine en cochon, etc. — Les mêmes aventures comiqnes se retrouvent, pourtant avec moins d'humour, dans la Joyeuse Farce de Dane Hew, moine de Leicester, qui fut quatre fois tué et enfin pendu pour avoir voulu séduire la femme d'un tailleur.

Heywood s'est servi de ce sujet pour le conte de Frère Jean et Frère Richard, et Marlowe en a fait usage dans le Juif de Malte.

Dans des temps plus modernes, Dryden a aussi traité un des sujets populaires les plus émouvants, celui qui est connu en France sous le nom de la Chasse infernale. Le poème de Théodore et Honoria est un des plus beaux morceaux de poésie qu'on puisse lire. Dryden, si lourd et si maladroit dans les traductions et imitations des Contes de Chaucer, s'est élevé aux plus hauts sommets dans la terrible description de cette jeune fille déchirée par les chiens. Mais son poème n'est guère qu'une traduction superbe du Conte de Boccace, je ne m'y arrête pas pour ce motif.

Pour terminer, laissez-moi vous parler de la légende du Rouge-Gorge.

Toutes les légendes (1) qui concernent le Rouge-Gorge sont touchantes; cet oiseau passe pour avoir, de ses ailes, essuyé les larmes du Christ sur la croix et pour avoir, avec son bec, arraché les épines qui ensanglantaient sa tête. Du front du Seigneur tomba sur la gorge de l'oiseau une goutte de sang; de là sa couleur. Dans une légende basque le rouge-gorge apporte une goutte d'eau pour enlever une poussière dans l'œil de la Vierge. En Angleterre, il passe pour porter chaque jour une goutte d'eau afin d'éteindre les flammes du Purgatoire autour des petits enfants.

Drayton dit du rouge-gorge : En recouvrant de mousse l'œil non encore fermé des morts, le petit rouge-gorge nous enseigne la charité.

Shakespeare et nombre de poètes de son époque parlent de la légende qui représente le rouge-gorge ou le roitelet, comme cachant les morts sous des monceaux de feuilles ou de mousse. Webster, dans sa tragédie de « Vittoria Corombona », associe le roitelet et le rouge-gorge. De fait, ils sont souvent, dans les légendes populaires, substitués l'un à l'autre dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Il s'exprime ainsi : « Que le roitelet

1. Voir le savant ouvrage de M. Rolland : Faune populaire, vol. II. — Voir aussi : Hallivel's Popular Rhymes, Chamber's Reliques of Scotland, Percy, Reliques of Ancient Poetry, vol. III, p. 317, ainsi que : Mélusine, 1er vol., p. 554, — Voir Swainson : The Folklore of British Birds.

et le rouge-gorge, voletant par les bocages ombreux, recouvrent de feuilles et de fleurs les corps des pauvres gens qui, sans amis sur la terre, n'ont point été ensevelis. »

Une comédie de Yarington de 1601 : «Meurtre de deux enfants dans un bois par deux coquins, avec le consentement de leur oncle, » fait allusion à cette légende et elle est développée avec des détails excessifs dans la vieille ballade des « Bébés dans les bois » du Recueil de Percy. Mais à cette amplification ampoulée de 160 vers, combien est préférable la courte et touchante chanson de nourrice que voici :

« Ma chère, savez-vous qu'il y a longtemps deux pauvres petits enfants dont j'ai oublié les noms furent enlevés par un beau jour d'été et abandonnés dans un bois, à ce que j'ai entendu dire ?

« Et quand vint la nuit, bien triste était leur situation. Le soleil se coucha et la lune ne donna aucune lumière ! Les enfants pleurèrent et soupirèrent, et après avoir amèrement gémi, les pauvres petits se couchèrent par terre. Ils moururent à l'aurore.

« Et quand ils furent morts, les rouges rouges-gorges apportèrent des feuilles de fraisier et les étendirent sur leurs petits corps ; et tout le long du jour ils chantèrent cette chanson : « Pauvres bébés dans le bois ! pauvres bébés dans le bois ! n'oubliez pas les bébés dans le bois ! »

Messieurs, j'ai fini. Aussi bien, ma thèse est

établie. J'ai voulu, dans un milieu où le culte des lettres est en honneur, montrer de quel intérêt était la connaissance des traditions populaires, du folk-lore, pour l'étude de la littérature. J'ai pris pour exemple l'Angleterre qui, je le reconnais, se prête mieux que la France à une exégèse de cette nature; c'est que la conquête Romaine a été, chez nous, autrement profonde que la conquête Normande ne l'a été pour les Anglo-Saxons; ce n'est pas seulement une partie de notre vocabulaire qui a été modifiée, c'est, sauf quelques mots, la langue tout entière; notre syntaxe seule a résisté; mais pour faire disparaître ainsi notre langue nationale, notre mythologie celtique, les enseignements druidiques, notre histoire d'avant la conquête, enfin pour venir à bout de la vaillance gauloise, il n'eût pas suffi que pendant cinq siècles sur notre sol, les centurions romains balançassent dans leurs mains leurs ceps de vigne, insignes du commandement; il n'eût pas suffi que les Césars jetassent sur la Gaule leur manteau de pourpre, il a fallu encore et surtout que la civilisation gauloise se trouvât en présence d'une culture et d'une civilisation qui lui étaient réellement supérieures. Puis, sont venues des invasions effroyables au Nord, à l'Est, au Midi, et c'eût été miracle que sous ces flots pressés de barbares, malgré ces tueries épouvantables de plusieurs siècles, l'élément celte n'eût pas péri tout à fait.

Aussi, quand s'est levé en France le soleil de

la Renaissance, ce n'est pas la pauvre Gaule qui a revécu, c'est Rome qui s'est dressée toute entière avec ses souvenirs mythologiques, avec sa littérature, avec son organisation administrative, avec ses codes. L'influence des traditions populaires, du Folk-Lore, n'a donc pas été en France aussi féconde qu'en Angleterre. Néanmoins, dans le grand naufrage de la nation gauloise, une seule chose a survécu partiellement : c'est notre littérature orale, ce sont ces contes populaires que, dans les temps brumeux antéhistoriques, nos ancêtres aryens ont, du plateau de Pamir, apportés sur le sol gaulois et que, de nos jours, nos amis Luzel et Sébillot ont recueillis en Bretagne, Cosquin en Lorraine, Cerquand et Webster en pays Basque, Carnoy en Picardie, Bladé en Gascogne. Et très certainement la vogue immense qu'ont eue en France et dans tous les pays les contes de Perrault qui, ai-je besoin de le répéter, sont presque tous tirés du fonds populaire; cette vogue, cet engouement étaient bien moins dûs à leur forme exquise qu'ils n'étaient le résultat d'un atavisme inconscient. Les peuples sont comme les enfants : ce sont toujours les mêmes histoires qu'ils aiment et qu'ils redemandent; et les plus hardis novateurs, les novateurs les plus révolutionnaires, sont ceux qui, reprenant des expériences déjà faites à l'aurore des civilisations, font revivre de vieux systèmes que chacun croit tout nouveaux, tandis qu'ils

n'étaient qu'oubliés et endormis dans le cours des âges. Dans l'évolution circulaire que suivent les nations, comme toute chose créée, c'est-à-dire : naissance, jeunesse, vieillesse et mort, c'est lorsqu'une chose est très vieille qu'elle est près de redevenir nouvelle. C'est ce qu'on nomme le progrès ! ou la mode !

L'Allemagne, sauf sur quelques points secondaires, n'ayant pas été entamée par la conquête, ceux qui voudront rechercher l'influence du Folk-Lore sur la littérature allemande auront à exploiter une mine autrement riche qu'en Angleterre. Je leur recommanderai pourtant de ne pas trop s'y passionner, en songeant au sort de l'infortuné roi Louis de Bavière qui aima trop les Niebelungen et qui en mourut. Quant à la littérature latine et, davantage encore, la littérature grecque, elles sont imprégnées profondément de leur mythologie qui n'était autre que la poétisation d'anciennes traditions populaires.

J'en pourrais dire davantage sur l'utilité de l'étude du Folk-Lore ; j'aurais pu, dans le Cercle qui porte le nom de Société Historique, montrer la valeur de cet instrument pour la critique historique. Mais j'en ai dit assez. *Est modus in rebus.* Il est des choses qu'il faut savoir quitter, de peur qu'elles ne vous quittent les premières.

Je me tiendrai pour satisfait, si j'ai pu recruter ce soir, quelques adeptes pour la science du